"LES MISSIVES SONT ÉCRITES POUR INVENTER LE RÉEL"* L'ÉPISTOLAIRE DANS LA PERSPECTIVE DE L'ANALYSE DU DISCOURS

Jürgen Siess**

RESUMÉ: Qu'est-ce que l'interaction épistolaire, quels éléments constitutifs peut-on retenir dans la perspective de l'analyse du discours, et comment se relient-ils entre eux? Le présent article expose ces éléments dans leur interrelation et les exemplifie sur un échantillon de correspondance réelle. Le cadre participatif, le cadre normatif, le rapport de places, les buts et les images sont considérés comme parties intégrantes du *projet* épistolaire qui se développe dans une dynamique reliant étroitement les deux partenaires. A partir de l'exemple de Rousseau et de Sophie d'Houdetot, on montre comment chacun des partenaires poursuit sa visée et réagit aux attentes et aux visées, aux réserves et aux réticences de l'autre, dans une succession de tours d'écriture que sous-tend un même projet: celui de maintenir une amitié supérieure aux autres.

MOTS-CLÉS: Acte discursif ; amitié ; but; cadre normatif; cadre participatif; image; interaction; rapport de places.

Revient-on à présent à la correspondance, pratique qui souffrait de la concurrence du téléphone? Écrit-on de nouveau des lettres, depuis que l'internet permet de répondre aussitôt, et même d'insérer des réponses dans la missive reçue? Certaines publications – ainsi de Melançon (1996) ou de Labbe et Marcochia (2005) – le laisseraient penser. Il y aurait

* Arlette Farge.

** Université de Caen, France.

donc un renouveau de la manie d'écrire, grâce à un appareil, support technique-médiatique remplaçant le téléphone aussi bien que l'épître-papier. Ce succès que l'on constate dans les pratiques courantes trouve un pendant, dans une certaine mesure, sur le plan de l'enseignement et de la recherche. De prime abord, on sera frappé par l'usage multiple que les enseignants-chercheurs s'occupant de l'épistolaire font eux-mêmes du courrier électronique. Mais on relèvera aussi, dans les disciplines, en histoire littéraire et plus encore dans les travaux consacrés aux pratiques d'écriture, de diffusion et de lecture, une extension et un approfondissement de ce champ de recherche. L'analyse du discours, quant à elle, bien que son apport soit prégnant, est encore considérée comme un *newcomer* susceptible de troubler les esprits qui préfèrent s'appuyer sur la tradition et les acquis.

Depuis une vingtaine d'années, on observe cependant un renouveau des études sur l'épistolaire inspiré par les sciences du langage, renouveau dû à la sémantique d'abord, à la lecture pragmatique ensuite. Ainsi, lentement mais sûrement, s'affirme l'analyse des discours qui se prêtent aux multiples dispositifs de la lettre. Les premiers cadres avaient été fournis par Emile Benveniste et par l'analyse conversationnelle. On a ainsi pu mettre en place un modèle qui permet d'étudier l'échange épistolaire, qu'il soit réel ou fictionnel. Si la conversation a servi de modèle dans un premier temps, il est à présent admis que la correspondance est une pratique à part entière, ayant ses caractéristiques propres, qui doit être examinée indépendamment de la communication orale. Un autre apport à l'analyse du discours, moins visible peut-être, est dû aux nouvelles recherches en rhétorique, notamment celles qui se sont inspirées des théories de l'argumentation. Ces recherches restent à découvrir et à exploiter par les spécialistes de la lettre. Ce faisant, ils devraient prendre en considération à la fois les règles de la rhétorique telles que les manuels les transposent sur la lettre, et le cadre normatif qui sous-tend les modèles que proposent ces manuels.

Notons que l'analyse du discours ne se limite pas à l'étude des fonctionnements discursifs, mais tend aussi à intégrer les acquis de la sociocritique et de la sociologie institutionnelle (Amossy, 1999 et 2005, Charaudeau et Maingueneau, 2005). Par ailleurs, les recherches en histoire culturelle ont permis de sonder en profondeur la production-distribution-réception des manuels, des correspondances, des textes fictionnels qui peuvent être rattachés à l'"hyper-genre" de la lettre (ne mentionnons que Roger Chartier). Je ne pourrai pas traiter de ce volet ici, et entends me concentrer sur l'apport de l'analyse du discours à l'étude de l'épistolaire.

Arlette Farge, dans la citation que je lui emprunte dans mon titre, relève un aspect central de l'épistolaire. Les lettres ne servent pas seulement à communiquer par écrit avec un partenaire absent mais constituent aussi une pratique particulière qui vise à engager celui-ci à y participer pleinement et à créer une relation à l'autre égale à celle qu'on peut nouer dans le face à face. Les correspondants tâchent d'inventer une relation réelle qui a sa raison d'être en elle-même, et qui est de la même portée que celle qu'on peut établir entre deux voix et deux corps en présence l'un/e de l'autre; mais dans certains cas, ils projettent aussi de nouvelles formes de rapports entre les sujets se liant l'un à l'autre, ou entre les deux sexes confrontés l'un à l'autre.

Qu'est-ce que l'interaction épistolaire, quels éléments constitutifs peut-on retenir dans la perspective de l'analyse du discours, et comment se relient-ils entre eux? J'essaierai d'exposer ces éléments dans leur interrelation, pour m'appuyer (dans un deuxième temps) sur un exemple de correspondance réelle, un échange épistolaire du 18^e siècle (Sophie d'Houdetot et Rousseau).

|

On peut distinguer cinq constituants: (1) le cadre participatif, (2) le cadre normatif, (3) le rapport de places, (4) les buts et (5) les

images. On les considérera comme parties intégrantes du *projet* épistolaire qui se développe dans une dynamique reliant étroitement les deux partenaires (chaque divergence nécessitant une "renégociation").

- (1) comprend l'adresse/interlocution, la situation du locuteur-scripteur et celle du destinataire,
- (2) comprend des prescriptions discursives (à relever dans les manuels épistolaires) - telles que le format de la lettre - et des prescriptions comportementales (à relever dans les manuels de savoir-vivre) – telles que la bienséance (notons que jouent ici des éléments de la hiérarchie sociale mais aussi du rapport entre les deux sexes),
- (3) comprend l'attribution d'une position à soi et à l'autre (on peut être pair, supérieur ou inférieur), elle est liée à la situation (1) – et conditionnée par le cadre normatif (2),
- (4) comprend des buts locaux qui dans leur ensemble/succession constituent le but global du scripteur,
- (5) comprend l'ethos (l'image de soi) et l'image de l'autre (joue ici la relation entre les sexes: soi féminin/masculin, autrui féminin/masculin). Toutes ces images discursives qui incluent des images-référents ("les femmes", "le séducteur") renvoient en dernière instance aux représentations culturelles qui ont cours à l'époque.

(1 et 2) Cadres

Aux yeux des analystes du discours, il ne saurait y avoir d'instance "sujet" ou "énonciateur" sans son complément qui est considéré comme indispensable, comme donné avec le sujet même. On ne saurait concevoir un sujet discoureur isolé ou fermé sur soi, il est toujours engagé dans une interaction avec une seconde figure, l'autre participant, même là où elle est "simulée", suggérée ('vous me prenez dans vos bras', 'vous lisez cette lettre', 'vous allez me

dire') ou évoquée ('vous me l'avez promis', 'quelle froideur!'). C'est ce que Benveniste appelait le cadre figuratif; on a depuis substitué à cette épithète celle de *participatif*.

Cadre participatif et cadre normatif se superposent. Celui/celle qui s'apprête à écrire une lettre se trouve, qu'il/elle le veuille ou non, le sache ou non, sous l' 'influence' de diverses conditions et contraintes pour autant que son acte/activité doive être efficace, et que l'autre réagisse... plutôt positivement qu'avec indifférence ou par la négative. L'épistolier/e ne peut agir que dans un cadre préexistant qui comporte des positions - locuteur et allocutaire, rapport d'homme à femme/de femme à homme, de supérieur à inférieur etc. – et des principes/règles relatifs à la pratique de l'écriture épistolaire d'une part, aux comportements et aux rapports possibles entre épistoliers, d'autre part. Ces deux espèces de principes/règles doivent être prises en considération par les partenaires. Les scripteurs sont tenus d'adopter les *comportements* prévus pour les rapports avec leur destinataire selon le statut de chacun et le contexte dans lequel se situe l'échange, selon les thèmes qui peuvent être introduits et le type de discours – amoureux, amical, philosophique, religieux... –, selon le support et le mode de transport ou de circulation - la façon de "plier" la lettre, son acheminement et son degré d'intimité...¹

On peut mettre les comportements qui sont souhaités ou suggérés dans l'écriture épistolaire en perspective sur l'"objet du discours" de la lettre singulière (Adam, 1998): ce dont le locuteur veut convaincre son allocutaire, ce qu'il cherche à obtenir de lui est à interpréter comme but, comme élément "dynamique" de l'entreprise de l'épistolier.

¹ J'adapte ici les termes de D. Maingueneau. On peut aussi s'appuyer sur l'analyse pragmatique telle que l'entend Kerbrat-Orecchioni qui distingue pour toute interaction des "composantes de base": le "contexte" est constitué par le "cadre participatif" et la "scène", elle-même constituée par le site (ou cadre spatio-temporel) et le but (I, p. 77, 108-11).

SIESS, Jürgen. "Les missives sont écrites pour inventer le réel" l'épistolaire dans...

Ainsi, en faisant le premier pas – par lequel on s'expose plus ou moins selon son statut *par rapport* à celui de l'autre –, on est tenu d'assurer celui-ci du respect des règles. Savoir quel comportement adopter, quelles formules et figures choisir, dépend au 17^e-18^e siècle du type de relation prévu par le code de la bienséance – entre une femme et un homme, entre pairs, entre inférieur et supérieur... Le locuteur-scripteur peut avoir un certain avantage sur son destinataire, comme il peut courir davantage de risques que celui-ci: ainsi la femme risque en général plus que l'homme si elle se permet le moindre écart; l'homme, quant à lui, est tenu de respecter ce que peut attendre de lui la femme à laquelle il s'adresse.

Depuis le 17^e siècle, la justesse dans le style, le discours amical, honnête, respectueux sont considérés comme des formes écrites de la bienséance. Philippon de la Madelaine, dans ses *Modèles de lettres sur différents sujets* (1761), rappelle aux hommes que, s'adressant à une femme, ils lui doivent un respect particulier:

Dans la lettre écrite avec la plus grande liberté, ne laissez rien échapper que vous ne puissiez avouer en tout temps. (...) Un homme avec qui une femme s'était brouillée la menaça de faire imprimer les lettres qu'elle lui avait écrites. *Vous le pouvez*, lui répondit-elle; *je n'aurai à rougir que de l'adresse*. (1761, p. 308-9)

Cette norme était marquée déjà dans le *Nouveau Secrétaire de la Cour* de Millaran (1714):

En écrivant à des Dames, aux maris desquels on se croit égal, la politesse oblige à les traiter comme si elles étaient d'un rang plus élevé. (...) Ce qu'on dit des Dames convient aux Demoiselles, à qui il ne faut écrire qu'avec beaucoup de discrétion, de crainte que la familiarité qu'on prendrait avec elles ne leur fit tort, si elle venait éclater dans le monde. (nouv. éd. 1776, p. 68)

(3) Rapport de places

A la suite de François Flahault, on a pu considérer l'épistolaire comme particulièrement propice à l'analyse des actes de discours

et de l'interlocution. Aux yeux d'Anna Jaubert, l'interrelation du scripteur et du destinataire, mais aussi la constitution de l'identité du sujet sont, dans la correspondance réelle et fictionnelle, fortement marquées: l'acte d'écrire une lettre c'est, "sous l'adresse à un destinataire privilégié, prendre à témoin", c'est, en projetant une image de l'autre, placer une image de soi (1990, p. 18). Pour Flahault déjà, "l'énonciation d'un *sujet*, qui occupe une certaine place par rapport à son interlocuteur" était le signe distinctif de l'acte illocutoire même (1978, p. 111). Jaubert transpose ce que Flahault formulait en termes de genres du discours oral, au discours écrit des correspondances. Ceci en marquant la différence entre échange épistolaire et conversation: le scripteur de la lettre "peut à loisir projeter un Destinataire idéal, lecteur sur mesure des complaisances introspectives (...) et de toutes les effusions." Dans l'épistolaire, "la rencontre de l'autre passe par une rencontre de soi." (1990, p. 11 et 17) Flahault, quant à lui, mettait l'accent sur le sujet dont l'identité dépend de sa "possibilité d'attribuer des places". Dans les deux cas, on suppose qu'une dynamique se développe entre soi et l'autre qui n'est pas établie une fois pour toutes mais sujette aux modulations, aux inflexions, aux inversions.

Notons que la lettre peut être donnée à lire à d'autres par le destinataire-récepteur direct, à travers une copie ou une lecture à haute voix. Ainsi on demande au 18^e siècle la permission de montrer la copie d'un billet spirituel, ainsi on écrit des épîtres destinées à être lues dans le salon que l'on fréquente. L'épistolier, dans ces cas, prend en considération le public qui se dessine en filigrane derrière celui à qui il s'adresse directement. Ainsi le rapport de places se complexifie (Siess/Valency, 2002, Siess/Hutin, 2004).

(4) Buts

Dans la relation épistolaire à deux (ou à plusieurs), chacun des partenaires poursuit sa visée et réagit aux attentes et aux visées, aux réserves et aux réticences de l'autre dans une succession de

tours d'écriture, étant "tenu" par le rapport de places inscrit dans le discours (Flahault). Une dynamique se crée entre les deux instances – Je et Vous –, une tension où la force d'attraction incombe tantôt au locuteur-scripteur et tantôt à son/sa destinataire. Cette dynamique de l'inter-action peut être appréhendée en confrontant les actes discursifs de l'un et de l'autre, éléments d'action enchaînés par la succession des tours d'écriture. Les actes discursifs sont portés par divers buts, voire intègrent ceux-ci. Dans leur succession ces buts ponctuels constituent un projet qui s'élabore dans et par le discours épistolaire, qui s'y inscrit à mesure que l'interlocution-interrelation se développe. La situation de départ de l'épistolier, ses buts et les images qu'il crée de lui-même et de son destinataire s'intègrent dans un but global auquel il s'agit de gagner l'autre. A côté des buts affirmés, explicites – se raccommode avec le partenaire ou obtenir son aide – on trouve des buts non-dits, implicites – ainsi lorsque (le 5 janvier 1758) Jean-Jacques sous-entend que Sophie renie sa sensibilité au profit de l'artifice, qu'elle redevient comtesse et dédaigne l'homme devenu malheureux par vertu. Le reproche déguisé est à considérer comme élément interactionnel à part entière: le scripteur vise à amener sa destinataire à se repentir et à se rapprocher de lui.

(5) Images

Il faut situer par rapport au cadre dans lequel sont placés scripteur et destinataire, les images – de soi et de l'autre, de l'homme et de la femme, du monde où ils sont placés. Les épistoliers construisent ces images discursives à l'intention des destinataires, Ceux-ci sont supposés les reconstruire, y réagir, y reconnaître soi et autrui, se situer par rapport à elles. Il faut bien voir qu'elles se dessinent dans le *dire* aussi bien que dans le *dit*. Ainsi, dans la lettre du 2 novembre 1757, une image s'élabore dans la manière de *dire*, dans le ton: "Ah si vous continuez de vous taire (...); mais vous!... vous, me haïr! (...) Grand Dieu !" "Ah mon amie (...) Cruelle" - à

travers les exclamations et les ellipses apparaît la figure de l'homme affligé qui appelle au secours, qui se sent attaqué. Le ton et le rythme sont supposés suggérer l'image de l'affliction susceptible d'impressionner la destinataire (Jean-Jacques ne recevant pas de lettre de Sophie s' imagine qu'elle l'abandonne en se rangeant du côté de Mme d'Epinay et de Grimm). Parallèlement, dans diverses missives de sa partenaire, les impératifs répétés laissent entrevoir la figure de la conseillère/institutrice (en particulier en décembre 1757, j'y reviendrai).

Adressée à l'ami, à l'amant, à l'auteur, la lettre semble constituer un espace propice à la modulation ou la modification de représentations préexistantes, mais aussi à la mise à l'épreuve d'images nouvelles: on y est moins exposé que dans un texte destiné au public. Le noble et le roturier, la personne sensible et la personne raisonnable, mais aussi l'homme et la femme sont des constructions culturelles qui peuvent être valorisantes ou dépréciatives, chatoyantes ou neutres (indifférentes). Ainsi Jean-Jacques, dans la lettre du 5 janvier, construit une image dépréciative des gens du monde qui nomment franchise ce qui n'est que politesse et double langage, qui fuient le risque de s'exposer. La (dé)valorisation peut être marquée par l'épithète ("amis cruels"), par le comparatif ("Ah si je suis un méchant, que tout le genre humain est vil" 2-11-57) ou par l'hyperbole ("fallait-il (...) faire mourir de douleur celui qui ne vivait que pour vous aimer" *ibid.*), entre autres.

L'*ethos*, quant à lui, est à considérer sous deux angles; d'une part il y a la présentation de soi qui est de la seule compétence du locuteur, d'autre part il y a l'image qu'aux yeux du locuteur le partenaire se fait préalablement de lui. Dans cette seconde image, on peut distinguer deux faces. En partie elle provient de l'opinion qui circule dans la société ou qu'on tâche d'y faire circuler – ainsi Rousseau présente à sa destinataire l'image préconçue par Grimm qu'il lui suggère de rejeter: "il est l'honnête homme, et moi l'ingrat (...)?" (le 2-11-57). En partie, elle s'est formée dans la mesure où les interlocuteurs, avant d'entrer en correspondance, se sont

SIESS, Jürgen. "Les missives sont écrites pour inventer le réel" l'épistolaire dans...

connus dans le monde, où ils ont pu s'observer, échanger des paroles ou des regards...

||

Dans l'analyse du projet de Jean-Jacques et de Sophie, je voudrais montrer comment le système des places s'inscrit dans le cadre participatif et comment les images – valorisantes ou dévalorisantes – s'associent aux places. Je relèverai aussi le rapport entre les buts et les actes discursifs, la 'négociation' des places dans ces actes discursifs mêmes et la façon dont les deux correspondants manient le code.

Les lettres écrites entre fin octobre 1757 et mi-janvier 1758 tournent autour de l'enjeu affectif de la relation épistolaire et du rapport entre les deux correspondants, s'agissant de l'attitude et du comportement de Rousseau à l'égard de personnes proches (Louise d'Epinau – la belle-sœur de Sophie – qui lui a offert un gîte, Diderot qui reste proche de Rousseau lorsque Mme d'Epinau et Frédéric-Melchior Grimm, le compagnon de vie de celle-ci et directeur de la *Correspondance littéraire*, se retournent contre lui). En se plaçant au point de vue de Sophie, on pourrait poser la question de savoir ce qu'une épistolière inspirée par une amitié profonde a le droit de demander/attendre de son destinataire en cas de dilemme, et comment le sentiment de l'un et de l'autre se prouve dans les situations contraignantes, voire épineuses.

On peut (re)construire le projet interactionnel des deux partenaires à partir du point culminant que constitue l'échange intense de janvier 1758 (nos. 600 à 609), pour remonter ensuite jusqu'à octobre 1757. On verra que les deux correspondants, Jean-Jacques aussi bien que Sophie, entendent maintenir la grande amitié qui les relie étroitement, à travers la tourmente, contre tous les revers, que Mme d'Houdetot tâche de garder le difficile équilibre entre cette amitié et son amour pour Saint-Lambert, mais aussi de

soutenir son destinataire dans ses difficiles relations avec les autres et dans les situations épineuses, et que Rousseau reste engagé dans le fort lien sentimental qu'ils ont créé tout en tenant à être traité comme un pair par l'aristocrate. Au point culminant de la relation (début 1758), l'annonce d'une rupture qui serait amenée d'un commun accord est suivie d'une demande de pardon de la part de Sophie (no. 606) et d'une triple déclaration d'amour faite par Jean-Jacques (nos. 607, 608, 609). Dans toutes ces missives, on peut, dès la première lecture, relever le rapport de places, Rousseau étant extrêmement sensible au rang occupé par chacun. Notons que sur le plan extra-discursif se trouve l'écrivain qui fait des travaux de copiste pour la comtesse d'Houdetot qui l'en rémunère (lettre de Rousseau du 23 novembre). Le 5 janvier (no. 602) l'épistolier met sa destinataire devant l'alternative: ou elle accepte désormais ses copies sans rémunération puisqu'il les considère comme un don prouvant son sentiment profond pour elle ou il cesse tout envoi (l'enjeu n'est pas mince: Mme d'Houdetot reçoit en primeur le manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*). Le système des places se donne à voir au début de sa lettre: "je retire mon amitié, pour ne vous en pas laisser rougir plus longtemps" – c'est la femme du monde qui pourrait rougir de ses relations avec un misanthrope qui, en plus, sous l'impact de ses affects, est susceptible de perdre son bon sens. Rousseau semble réagir ici aux intimations de sa destinataire: "modérez-vous", "ayez soin de votre raison" (no. 600, 3-1-58) Or, derrière celui qui gâche ses relations par sa "franchise puérile" et qui se laisse guider par ses passions, on décèle la figure du plébéien qui est en position inférieure par rapport à la patricienne pour laquelle il travaille.

Ici, comme auparavant déjà, l'épistolier met en valeur non pas ses capacités intellectuelles, sa position d'écrivain, mais ses capacités sentimentales, ses qualités morales. Ainsi il oppose le cœur aux belles manières, et la sincérité au double langage. Remarquons que ses capacités intellectuelles et sa position d'écrivain lui permettraient de s'attribuer la place du pair par rapport à la comtesse; mais il ne

jure que par les sentiments qui rendent tous les humains égaux, indépendamment de leur position dans la société. Aussi Mme d'Houdetot ménage-t-elle la face du plébéien en mettant en valeur le cœur et la sincérité qui élèvent son partenaire au-dessus des autres. Le 9 janvier, elle écrit à Rousseau que son vœu de rompre la détermine à y souscrire: tout en reprochant à Jean-Jacques de vouloir cesser les relations, Sophie d'Houdetot entend garder la place de celle qui fait le choix. Elle compense toutefois l'acquiescement à la rupture par l'engagement de conserver, contre le gré de son destinataire, son amitié pour lui. Parallèlement Rousseau (le 10-1-58), tout en lui reprochant de sacrifier les sentiments aux "procédés" et de dédaigner son amitié, s'engage à conserver toute sa vie son sentiment pour Sophie. La lettre culmine dans une déclaration d'amour: "vous m'êtes plus chère que jamais". C'est cette grandeur d'âme qui semble amener sa destinataire (no. 606) à *se repentir* et à *demandeur pardon* à Jean-Jacques, ces deux actes discursifs prenant d'autant plus d'impact qu'ils sont réitérés. "Je ne rougis point de vous en demander pardon, et j'en suis trop punie si j'ai causé un instant de chagrin de plus à un être qui est déjà malheureux et qui est mon ami". Peu après l'honnêteté et la sensibilité du cœur sont considérées comme preuves de la capacité à s'abandonner. La lettre de Sophie culmine dans une demande de réciprocité: "oubliez ma vivacité comme j'ai oublié la vôtre". Son destinataire répond par une deuxième déclaration d'amour, "mon cœur est fait pour vous aimer", qui suit l'affirmation forte de sa gratitude – "Votre lettre m'a donné le plus pur, le plus vrai plaisir". Notons que la missive, aux yeux de Rousseau, prend ici valeur d'acte, d'intervention en soi, égale à celle qui unit la parole prononcée et la présence corporelle dans le face à face. En analysant ces lettres, on a donc pu observer non seulement l'inscription du système des places dans le cadre participatif, mais aussi l'intrication du rapport de places et des actes discursifs.

Dans la lettre qu'il fait suivre à celle-ci (15-1-58), Jean-Jacques confirme sa destinataire dans le rôle de confidente et conseillère:

“Je vous montrerai la marche de mes sentiments (...) pour apprendre de vous à les rectifier quand ils seront condamnables”. Aussi veut-il qu’elle le voie “tel que je suis”, afin qu’elle l’aide à devenir “tel que je dois être”. Ici Sophie est même élevée au rang d’institutrice face à l’élève. A présent il ne semble rien lui coûter d’occuper la position inférieure: “Vous, me demander pardon ! Ah, j’aimerais mieux que vous m’eussiez dit; je vous pardonne.” Et la lettre culmine dans une nouvelle déclaration d’amour: “je ne tiens plus que par vous au monde”, “C’est par vous seule que je ne suis pas seul au monde”, “Ma chère et digne amie, prêt à ne tenir plus à rien sur la terre, j’en tiens davantage à ce qui console de tout [sensibilité et vertu qu’ils partagent, lui et sa destinataire].” Ce qui sous-tend sa lettre c’est la conviction que devant l’amitié-amour infaillible, capable d’abandon, le rapport de places par lequel les deux correspondants étaient tenus s’estompe, comme si les amis au grand cœur étaient au-dessus de la hiérarchie sociale et intellectuelle, et parvenaient à une égalité et une réciprocité parfaite.

Quelle dynamique peut-on relever si l’on remonte aux lettres de l’automne précédent? Le 25 octobre 1757, l’épistolier se résout à ne plus voir en Mme d’Houdetot que son *amie* et la maîtresse de son ami, et plus tard l’auteur des *Confessions* affirmera préférer les tête-à-tête passés avec elle dans “un calme délicieux” aux “accès de fièvre ardente” qu’il a connus en sa compagnie (Rousseau, 1959, p. 478-9). Dans sa réponse du 26 octobre, Sophie lui demande de pleinement accepter l’amour qu’elle porte à Saint-Lambert, et l’invite à entrer dans une relation triangulaire avec les amants, mais elle s’engage à considérer son destinataire comme l’ami le plus haut placé. La lettre elle-même est présentée comme la preuve de cet engagement. La profonde implication affective trouve cependant son complément dans la sollicitation de ne pas mettre en danger les bons rapports que Jean-Jacques a entretenus avec Mme d’Epinay dont il est le débiteur. Notons que Sophie tâche de maintenir le difficile équilibre entre l’amour réservé à un tiers (le rival potentiel) et l’amitié profonde pour le destinataire de la lettre, et de faire

accepter la lettre en tant que telle comme un gage sûr – puisque écrit, ce qui lui donne quelque chose de solennel – de cette amitié sincère qu'elle voue à son correspondant. En termes de rapport de places: la comtesse s'adresse au plébéien comme à son égal – le "cher citoyen" penseur politique et écrivain compensant largement la différence des rangs sociaux –, sans doute, mais elle lui assigne néanmoins la seconde place après son amant: les affirmations réitérées de son fort engagement sentimental servent aussi à dorer la pilule (l'anti-aphrodisiaque, pour ainsi dire), Sophie présentant son amitié pour Jean-Jacques comme innocente et candide.

Quant au cadre normatif, Mme d'Houdetot tend à respecter les conventions de l'écriture épistolaire tout en y intégrant son apport personnel. Elle valorise l'amitié profonde entre une femme et un homme, et la relation affective à trois, et se distingue ainsi de Saint-Preux – dont elle lit les lettres dans le manuscrit de Rousseau –, l'homme entre deux femmes (on pourrait la distinguer aussi de Diderot épistolier se plaçant entre Mlle Volland et sa sœur). Jean-Jacques, quant à lui, aime sans doute se réclamer de la sincérité, mais cela ne l'empêche de jouer, aux meilleurs moments, avec le code – "Pardonnez-moi, Madame, une si prompte réponse" (17-11-57). Le rapport de femme à homme semble plus complexe et plus sujet à des méprises, des ambiguïtés, des risques que le rapport d'homme à femme. Quant aux images, l'épistolière se présente comme âme sensible, comme celle qui est capable de s'attacher à deux hommes à la fois, soit d'amour ou d'amitié. Elle donne à voir son destinataire comme âme sensible, comme homme vertueux, capable d'un profond attachement. Les deux partenaires apparaissent comme se distinguant de leurs semblables, en d'autres termes: faisant partie de l'élite ils semblent toutefois être faits pour dépasser quelque peu les autres. Dès le 29 octobre, Jean-Jacques sollicite le soutien de sa destinataire face à ses "amis cruels" – Diderot, d'une part, Mme d'Epinay et Grimm, d'autre part, ces derniers estimant que Rousseau doit accompagner la belle-sœur de Sophie lors de son voyage en Italie. Par la suite les affirmations

d'estime et d'amitié alternent avec les reproches – Rousseau sous-entend que Sophie abuse de son pouvoir sur lui, celle-ci le taxe d'immodération et d'une méfiance disproportionnée. Mais arrivés au bord de la rupture, les deux partenaires se ressaisissent, Jean-Jacques défendant sa capacité d'amitié-amour pour Sophie qui aurait une valeur en soi, et Sophie s'attribuant la position inférieure par rapport à l'ami au grand cœur. On voit ici comment les images sont associées aux places, mais aussi comment elles se relient au code du dispositif de la lettre intime.

S'assurer du soutien de l'autre, l'engager à prendre le parti du partenaire sollicitant, influencer sur l'attitude de l'autre, l'amener à corriger son comportement, changer soi-même de comportement pour contenter l'autre, sont autant de buts qui s'intègrent dans la dynamique de l'échange épistolaire. Pour Jean-Jacques il s'agit de conserver l'amitié de Sophie l'âme-sœur, comme confidente et conseillère, à condition toutefois de ne pas perdre sa propre identité ("Laissez-moi être ce que m'a fait la nature", 29-10-57). Pour Sophie il s'agit de conserver l'amitié de Jean-Jacques l'homme profondément sensible, mais qui est susceptible de se trouver solitaire, et de l'aider à créer des relations vivables avec les autres. La relation épistolaire est supposée prouver le bien-fondé de leur projet d'une amitié supérieure aux autres, les appels, les assurances et les doutes et jusqu'aux menaces constituent autant d'éléments auxquels cette relation se ressource.

On doit réserver une observation à part aux actes discursifs qui peuvent être portés par un but, voire intégrer celui-ci – tels dire ou écrire, répondre, remercier ou honorer d'un titre, protester d'un sentiment ou dire des injures... Lorsque Sophie écrit "Je reçois votre troisième lettre. J'ai répondu à deux, je réponds à la 3^e, vous me faites trembler" (3-11-57), elle reprend sans doute une formule, mais ne s'arrête pas pour autant au respect du code. Elle y met un accent personnel: elle entend rassurer son destinataire sur la constance de son amitié, Jean-Jacques ayant dit ses craintes de se voir abandonner par elle (3-11-57); le but converge avec l'acte discursif (répondre et

affirmation de répondre fidèlement à chaque missive). Et les lettres de Rousseau sont riches en modulations d'actes discursifs qui impliquent un but autre que celui qui est énoncé. Le 17 décembre il écrit: "Je ne sais, Madame, si vous comprendrez quelque chose à tout ce verbiage; pour moi je viens de le relire, et je n'y comprends rien." Se donnant à voir comme premier lecteur de son propre discours, l'épistolier fait preuve d'humour et modère ainsi quelque peu la verve avec laquelle il vient de faire la morale à sa correspondante pour justifier sa rupture d'avec Mme d'Epinaï: "Voilà, Madame, ce qui convient à toute amitié." Il va cependant retomber dans le ton du donneur de leçon peu après, dans la même lettre: "Revenons à vous, Madame (...) N'employez donc plus avec moi des bienséances et des procédés que je n'emploie avec personne; ne filez point une rupture insensible, mais faites-la sans détour, d'une manière digne de votre franchise et de l'estime que vous me devez." Dans la première occurrence, on peut déceler un double but, qui se situe sur le plan du *dit* d'abord, sur celui du *dire* ensuite: convaincre sa destinataire du désordre de son esprit mais aussi du fait que ce désordre est causé par les poursuites infligées par ses faux amis; et en même temps, dans le *dire*: se montrer spirituel et capable d'autocritique. La seconde occurrence implique le but d'amener Sophie à affirmer son intention de rompre, mais aussi d'accepter le reproche d'être dans l'artifice (dans les "procédés").

Au début du mois de novembre, dans une phase antérieure de la relation, Rousseau écrit, relevé de ses inquiétudes (le 4-11-57): "Elle arrive enfin, cette Lettre si mortellement attendue, je la tiens, je l'ouvre avec un tremblement convulsif. *Mon cher citoyen*. Ai-je bien lu?" Et, peu après: "C'est en vain que je veux lire posément votre Lettre; mes yeux ont peine à se fixer, des battements de cœur m'arrêtent à chaque instant. Chaque ligne efface le souvenir de celle qui l'a précédée; (...) Cher Citoyen ! ah ce mot écrase toute votre morale." L'adresse "Cher Citoyen" qui, selon la lecture de Rousseau, donne à voir le sentiment fait tomber en pièces tout le système de doutes et de méfiances qu'il avait élevé. L'amitié, le soutien

inconditionnel de la partenaire sont saufs, l'épistolier est rassuré. Le but implicite est de rassurer la destinataire sur l'amitié inconditionnelle qui répond à la sienne. Aussi prépare-t-il deux buts explicites, le soutien que Sophie doit prodiguer à Rousseau auprès de l'ami qu'il ne veut pas perdre – "Si vous parliez (à Diderot) dans un petit billet de mes alarmes (...) je pense qu'il aurait quelque pitié d'un cœur si tourmenté" –, et la réaffirmation du soutien qu'il sollicite de sa partenaire dans de telles situations épineuses: "je voudrais que tous mes biens me vinssent de vous." On voit comment les buts et les actes discursifs s'intègrent à l'interaction épistolaire, au projet développé par les deux correspondants.

Quel est l'apport de l'analyse du discours à l'étude de l'épistolaire? Les concepts qui la caractérisent – rapport de places, but, cadre normatif, images de soi et de l'autre – permettent d'examiner le fonctionnement et les potentialités de l'échange épistolaire d'une autre manière. Tandis que l'analyse des œuvres se contente le plus souvent de références à l'évolution littéraire et culturelle, l'analyse du discours prend en considération le contexte communicatif (au sens le plus large), faisant ressortir la dynamique que révèlent les textes, dès lors qu'on les interprète en termes d'interlocution et d'interaction. Elle permet d'établir le lien entre les buts et les actes discursifs, entre le cadre normatif et les comportements, mais aussi entre les places et les images. Une analyse plus poussée devrait prendre en considération la fonction des images (dé)valorisantes, mais aussi le rapport entre les normes et les valeurs (Jean-Jacques réservant le rang suprême à la vertu et à l'amitié²). Ainsi pourrait-on confronter les images relevées dans le discours épistolaire aux représentations culturelles de l'époque (homme et femme, noble et roturier, bon et méchant), et les situer par rapport aux savoirs, en particulier au "savoir de croyance renfermant des systèmes de valeurs dont se dotent les individus pour juger [la] réalité" (Charaudeau).

² Lettre du 31 octobre 1757.

SIESS, Jürgen. “Les missives sont écrites pour inventer le réel” l’épistolaire dans...

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J-M. (1998) Les genres du discours épistolaire. In: SIESS, J. (dir.). *La lettre entre réel et fiction*. Paris: SEDES, p. 37-53.
- AMOSY, R. (dir.) (2005) Sociocritique et sciences du langage. *Littérature* (décembre 2005).
- _____. (dir.) (1999) *Images de soi dans le discours*. Lausanne: Delachaux et Niestlé.
- CHARAUDEAU, P.; MAINGUENEAU, D. (dir.) (2005) *Dictionnaire de l'analyse du discours*. Paris: Seuil.
- FARGE, A. (2001) Jeu des esprits et des corps au XVIII^e siècle. In: DAUPHIN, C.; FARGE, A. (dir.) *Séduction et sociétés. Approches historiques*. Paris: Seuil, p. 70-88.
- FLAHAULT, F. (1978) *La parole intermédiaire*. Paris: Seuil.
- JAUBERT, A. (1990) *La lecture pragmatique*. Paris: Hachette.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1990) *Les interactions verbales*. Paris: Colin, t. I.
- LABBE, H.; MARCOCCIA, M. (2005) Tradition épistolaire et médias numériques: du billet au courrier électronique. In: BETTEN, A.; DANNERER, M. (dir.). *Dialogue Analyses IX – Dialogue in Literature and the Media*, Tübingen: Niemeyer, v. 2, p. 281-92.
- MELANÇON, B. (1996) *Sevigne@Internet*. Remarques sur le courrier électronique et la lettre. Montréal: ions Fides.
- MILLERAN, R. (1748, 1^e éd. 1714) *Le Nouveau Secrétaire de la Cour, ou Lettres familières sur toute sorte de sujets*. Amsterdam: Lhonoré et Châtelain.
- PHILIPON de la Madelaine (1771, 1^e éd. 1761) *Modèles de lettres sur différents sujets*. Lyon: Bruyset Ponthus.
- ROUSSEAU, J-J. (1965-1989) *Correspondance complète*. éd. R. A. Leigh. Genève et Oxford, v. IV et V. _____. (1959) *Œuvres Complètes*, t. I: *Confessions – Dialogues – Rêveries du Promeneur solitaire – Fragments autobiographiques et documents biographiques* (sous la dir. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond).
- SIESS, J.; VALENCY, G. (dir.) (2002) *La double adresse*. Paris: L'Harmattan.
- SIESS, J.; HUTIN, S. (dir.) (2005) *Le rapport de places dans l'épistolaire*. SEMEN, 20, Besançon: P. U. de Franche-Comté.

RESUMO: O que é a interação epistolar, que elementos constitutivos podem ser considerados na perspectiva da análise do discurso e como se ligam entre si? O presente artigo expõe esses elementos em sua inter-relação e os exemplifica com uma amostra de correspondência real. O quadro participativo, o quadro normativo, a relação de lugares, os fins e as imagens são considerados partes integrantes do *projeto* epistolar que se desenvolve em uma dinâmica que liga estreitamente os dois parceiros. A partir do exemplo de Rousseau e de Sophie Houdetot, mostra-se como cada um dos parceiros persegue seu objetivo e reage às expectativas e às pretensões, às reservas e às reticências do outro, em uma sucessão de turnos de escritura que sustenta um mesmo projeto: o de manter uma amizade acima de tudo.

PALAVRAS-CHAVE: Ato discursivo; amizade; finalidade; quadro normativo; quadro participativo; imagem; interação; relação de lugares.